

terrogé avec tendresse ; mais à son tour Ambroise redoutait d'entendre sortir un mot de reproche de la bouche de son fils. Ils en étaient venus à ne plus se comprendre, et, faute d'épancher mutuellement leurs cœurs, ils en arrivaient à une sorte de défiance. Herbert devinait que son père ressentait une sorte de suspicion ; Ambroise croyait découvrir dans la tristesse croissante du jeune homme les progrès de sa jalousie contre Julien.

Des semaines, des mois se passèrent.

Plus d'une fois, surtout en présence de son mari ou de ses domestiques, Lazarine affecta de défendre à son fils de sortir avec son frère. Elle questionnait minutieusement l'enfant, et chacune de ses paroles renfermait une cruelle perfidie.

Un soir Lazarine s'enferma dans sa chambre avec Gerbier et lui dit d'une voix étouffée par les larmes :

— Mon ami, nous devons faire un grand sacrifice.

— Un sacrifice !... Pourquoi ?... lequel ?

— Nous devons nous séparer de Julien.

— Pour le mettre au collège, n'est-ce pas ? Voilà ce que je craignais, ce que je prévoyais... Julien est intelligent et tu ne veux pas qu'il soit cultivateur comme son père... Herbert et moi nous suffisons pour les travaux de la ferme... Crois-tu que l'avenir de cet enfant me préoccupe moins que toi ? Je ne veux pas plus laisser son intelligence inculte que je ne stérilise mes champs faute de soins... Quand je le vois étudiant avec tant d'ardeur, s'occupant au dessin, à la musique, je me dis qu'il serait peut-être possible d'en faire un de ces hommes dont parlent les feuilles publiques... Voilà ce que tu veux aussi, Lazarine... Eh bien ! tu aurais dû me l'avouer plus vite et ne pas couvrir une douleur qui m'a souvent inquiété... Tu sais combien je t'aime et combien Julien m'est cher... Rassure-toi, j'ai trouvé la combinaison que tu cherches... notre fils acquerra toute l'instruction que nous pouvons désirer, et cependant nous le garderons ici quelques années encore... Je ne suis qu'un paysan, mais je possède plus d'écus que bien des bourgeois et j'agirai comme font les parents riches... je donnerai un précepteur à Julien... On m'a procuré l'adresse d'un jeune homme pei-

gnant bien, parlant l'anglais, l'allemand, l'italien et toutes les langues qu'on lit sans les parler ; il viendra chez nous pour quatre mille francs par année... Je te ménageais cette surprise pour ta fête... tu vas au-devant de ma confiance, c'est bien... Tu le vois, Julien deviendra savant, et cependant tu n'en seras pas séparée... Remercie-moi en m'embrassant.

Lazarine se contenta de serrer la main de son mari.

— Vous êtes bon ! dit-elle. Vous êtes réellement le meilleur des hommes, et Julien et moi nous avons grandement raison de vous aimer... Oui, vous avez deviné l'une des préoccupations de ma vie ; je veux pour Julien la fortune, la célébrité s'il se peut, mais je demande surtout le bonheur. Votre projet ne réalise que la moitié de mon vœu.

— Penses-tu donc que Julien souhaite quitter la maison ?

— Je redoute qu'il ait cessé de s'y plaire.

— Il te l'a dit ?

— Non, répondit Lazarine d'une voix presque farouche ; j'ai deviné cela comme j'ai deviné le reste, comme j'ai compris la haine de son frère aîné, comme je redoute de la voir se manifester un jour.

— Lazarine, que veux-tu dire ?

— J'aime Julien, reprit la fermière, et je le défends comme je puis. Herbert est chez lui, dans la maison de son père, dans la maison de Madelonne, mais je ne me sens plus le courage de trembler pour Julien... Envoyez-le au collège, Ambroise, vous le reverrez plus tard, quand Herbert aura formé un établissement, quand aucune animosité ne jettera plus dans mon âme les terreurs qui l'assiègent.

— C'est de la folie ! s'écria Ambroise ; de la folie ! On me l'avait bien dit que jamais les secondes femmes...

— Pourquoi ne dites-vous pas — les marâtres ! — Ambroise ?

— Parce que jusqu'à ce moment j'avais cru que tu pourrais vivre près de mon fils.

— C'est le vôtre qui hait le mien ! et je l'éloigne de peur qu'on me le tue.....

Le fermier se dressa pâle comme un mort, ses deux poings frappèrent violemment la table de chêne. Puis, brusquement, il tomba en arrière, la face empourprée, l'œil injecté de sang.